

LES BOUTIQUIERS QUI SE PRENNENT POUR DES POETES*

L'ADRESSE DE L'ANALYSTE (III)

Réponses à Jacques Bergues

Cher Monsieur Bergues, cher ami,

Permettez moi de vous appeler ainsi : cher ami. Nous ne nous sommes jamais rencontrés, ou plutôt nous n'avons jamais eu l'occasion de discuter de vive voix. Ce que, bien évidemment, je regrette. Ce texte que vous m'avez fait parvenir par l'entremise de notre ami commun Vincent Calais, témoigne pourtant de l'existence d'une rencontre, et d'un effectif échange. Cela produit pour moi cet effet de relance, de mise au travail, si précieux parce que pas si fréquent.

Vous avez bien voulu prendre le temps de lire mes deux textes, écrits pour les journées d'étude des 18 et 19 mars. Vous aurez sans doute perçu qu'ils ne se complètent pas à proprement parler. Ils se répètent plutôt, comme deux variations à partir d'un thème. Vos remarques, critiques, objections, m'amèneront peut-être à proposer une troisième de ces variations, ou du moins son ébauche.

Comme vous le savez peut-être, bien des psychanalystes considèrent comme extrêmement précieux ce qui relève de l'hétérogène. C'est un principe dont ils se prévalent, sans toujours le mettre en pratique, du moins dans les lieux où ils travaillent ensemble. Et vous lisant, cette fois-ci comme d'autres fois, je me rends compte combien ce terme, « hétérogène » convient pour qualifier nos échanges. Nous partons effectivement de points de vue éloignés, pour de multiples raisons liées aux particularités de nos histoires respectives, de nos configurations signifiantes, de nos options « philosophiques et éthiques » comme il est d'usage de dire pudiquement. Nous avons chacun une expérience de l'analyse freudienne. Cela fait-il point commun ? Trait unaire pouvant donner lieu à identification ? Rien n'est moins sûr. L'expérience freudienne est-elle à même de faire communauté ? Lacan parle, certes, de « communauté d'expérience » propre à faire lien dans une école de psychanalyse. Mais au fond l'analyse n'est-elle pas plutôt ce qui vient trouer le « comme un » de la communauté, ce qui vient empêcher de se laisser prendre à cette « illusion communautaire ». Nous n'avons pas non plus la même pratique de la psychanalyse puisque, faisant l'analyste, j'ai choisi d'aborder aussi le discours analytique à l'autre place, même si c'est en analysant que je parle, nul ne pouvant se prévaloir de parler en analyste. Cela explique sans doute que je me sois, dans mes textes, attardé sur certaines questions qui concernent la pratique de l'art de l'analyse, si du moins c'est un art. Petite incise ici : Mon regretté collègue et ami Olivier Grignon disait que l'analyste était un artiste qui ne pouvait faire état publiquement de son travail, il ne

* Écrit à l'occasion des journées de l'Association Patou - Bibliothèque freudienne de Lille de mars 2017

pouvait montrer ses œuvres. Et une autre analyste qui m'est chère, Radmila Zygouris, écrit, elle, que l'analyste est un boutiquier qui se prend pour un poète. Pour toutes sortes de raisons, je me sens plus proche de l'ironie de cette deuxième formulation, mais je reconnais la pertinence de la première, non pas tellement parce qu'il s'agit de comparer l'analyste à un artiste, ce qu'il n'est pas, mais parce qu'il ne peut faire état directement de ce qu'il fait, j'entends des effets subjectivants de son acte.

Votre lecture de mes textes, sans aucun doute trop longs, en privilégie certains points, et vous proposez votre propre élaboration à partir de ce qui aujourd'hui vous occupe. Comment pourrait-il en être autrement ? Permettez moi, dans ce qui sera ma lecture de votre lecture de faire de même. Je serai amené à laisser de côté certaines questions qui vous importent, mais auxquelles je ne me sens pas qualifié pour répondre.

1 - « Entrer en » - bis repetita :

Vous avez raison, ce n'est pas par militantisme laïque que je récusé l'expression « entrer en analyse », trop connotée à mes yeux, mais parce que j'éprouve la nécessité d'affirmer la singularité de l'expérience et du discours de la psychanalyse contre tous ceux qui cherchent à l'assimiler à d'autres pratiques et à d'autres discours (médical, religieux, psychologique ou autre). Et de ce point de vue je persévère en récusant le syntagme « entrer en » pour la psychanalyse. J'ajoute que c'est cette singularité de l'expérience freudienne qui m'a d'abord intéressé chez Lacan, lui qui en affirme le caractère irréductible (irréductible mais pas forcément éternel). C'est d'abord parce qu'il conceptualise cette irréductibilité que Lacan se révèle freudien.

Mais l'important n'est pas là. Le point essentiel réside dans la question que vous soulignez fort à propos, du statut de la parole. Il est vrai que dans l'analyse la parole est irréversible, d'autant plus affirmée qu'elle est déniée et annulée. C'est le principe même de l'interprétation des lapsus, erreurs, actes manqués. « Dit, c'est dit, pas de possibilités de se dédire ». Dira-t-on pourtant de la parole dans l'analyse qu'elle est donnée ? Du moins au sens où dans la langue française on utilise cette expression comme équivalent à une promesse : « je te donne ma parole ! ». Dans l'analyse la parole est adressée, mais elle n'est pas donnée (c'est le cas de le dire !). Il me semble qu'il y a là une sorte d'homonymie entre deux acceptions du terme « parole » : promesse qui marque un engagement dans l'entrée en religion d'une part, énoncé qui se déploie au fil des chaînes signifiantes une fois qu'on est partie prenante du discours analytique, de l'autre. Dans l'analyse la parole n'engage pas de la même façon que lorsqu'il s'agit de prononcer des vœux. L'analysant ne s'engage pas dans sa parole, il y est engagé, ce qui n'est pas exactement la même chose.

Quand il commence, quand il entre dans une analyse, il ne promet rien, et ne trahit en rien sa parole s'il décide d'interrompre. Il ne prononce aucun vœu. En revanche au fil de la l'analyse il pourra constater où et à quel point il est engagé dans sa parole, plus qu'il ne croyait. Engagé, non dans l'analyse, mais dans les impasses et répétitions de sa névrose ou de sa psychose. En d'autres termes, si le prononcé des vœux dans le catholicisme - la seule religion ainsi que vous le soutenez, la vraie si on en croit Lacan -, constitue un énoncé performatif, un énoncé qui fait acte, d'engagement justement, il n'en va pas de même de

la parole analysante qui serait plutôt un énoncé descriptif, c'est-à-dire qui amène celui qui parle à constater combien, et en quoi, il est pris, lié, aliéné, à ce qui vient en place d'Autre pour lui.

Et peut-être faut-il ajouter que l'analyse consiste précisément, non à s'engager, mais plutôt à se dégager, à se déprendre, autant que faire se peut, de ce qui fait engagement, et même engagement aliénant. C'est par là que passe le changement produit par l'analyse, son effet « thérapeutique »¹. C'est la névrose qui s'inscrit, comme vous le dites vous-même, dans une logique sacrificielle, une logique d'engagement. La psychanalyse mène plutôt à s'extraire, à se défaire de cette logique. Dit autrement, le sujet qui s'engage dans le prononcé des vœux, n'est pas le sujet dont il est question dans l'expérience freudienne.

2 - Illusion - distinction - antipathie des discours :

Je me retrouve d'accord avec vous quand vous remettez en cause l'opposition simplificatrice entre science et religion. La science qui ne nous veut ni du bien ni du mal, qui ne nous veut rien sinon se développer selon ses propres critères et qu'on n'arrêtera évidemment pas avec ce qui est pompeusement nommé « comités d'éthique », donne lieu à idéologie et croyances. Celles et ceux qui travaillent dans le champ de la psychiatrie et de la psychologie en savent quelque chose. Ils subissent de plein fouet les effets d'une science réduite à une idéologie techniciste.

On pourrait ici remettre en cause, comme vous le faites à juste titre, l'opposition entre vérité et illusion sur laquelle Freud, homme de science, prenait appui. La psychanalyse est-elle une « science de la psyche » comme il le voulait, et comme le nom qu'il a choisi l'indique ? Ou une pratique pour laquelle la seule vérité qui vaille est celle du désir du sujet ? Je laisse ce débat en soulignant simplement que la vérité qui intéresse les psychanalysants, et les analystes, est celle dont témoignent les formations de l'inconscient, « cause matérielle » attestant du désir comme dit Lacan, là où dans la religion elle est « cause finale »².

Je partage votre point de vue quand vous soulignez qu'il faut reconsidérer l'opposition entre science-vérité et religion-illusion. Et s'il faut envisager la question en terme d'opposition c'est plutôt celle que fait jouer le concept de discours, tel que Lacan le développe, qui me paraît pertinente. Plus particulièrement la façon dont le discours analytique s'oppose aux autres, la manière dont il ne se laisse pas réduire, noyer, assimiler (et oui ! encore de la différence, de la singularité !) par toutes les formes du discours du Maître, y compris le ou les discours « religieux ». Le discours analytique se distingue tout autant du discours Universitaire, celui qui met le savoir en place dominante, et qu'on pourrait tout aussi bien appeler « discours bureaucratique ». Les logiques numériques, dont vous soulignez à juste raison les effets délétères, relèvent, me semble-t-il, de ce dernier discours. Ou peut-être d'une sorte de coalescence du discours du Maître et du discours Universitaire, de celles dont l'effet est de placer les comptables au pouvoir.

¹ : On pourrait discuter l'usage de cet adjectif, considérer qu'il n'est pas question dans l'analyse de la restitution d'un état antérieur, mais c'est un autre débat (... à reprendre).

² : cf. « La science et la vérité » dans ses *Écrits*.

3 - Narcissisme - antipathie des discours bis :

À propos de ce que vous appelez le « narcissisme institutionnel » des psychanalystes vous évoquez l'antagonisme, la contradiction, qui existe entre les conditions de l'acte analytique, qui part d'un point de solitude et qui nécessite une déprise identitaire - c'est ce que j'ai commencé d'avancer dans les petits textes que vous commentez -, et l'inflation narcissique telle qu'elle se déploie dans les lieux où les analystes se retrouvent (groupes, associations, écoles, sociétés, cercles, etc...). Cette inflation concerne, comme vous le soulignez, les deux registres conjoints de la compétition des egos au sein du groupe et de l'amour propre collectif le plus banal, la fierté de l'appartenance, forme à peine sophistiquée du chauvinisme le plus bête.

Vous soulignez aussi à juste raison que la dénonciation par Lacan du ridicule des *suffisances*, des *bien-nécessaires*, des *béatitudes*, sans oublier les *petits souliers*³ n'a pas empêché que tout cela se reproduise, presque à l'identique, dans l'école dont il était le directeur et ensuite dans la myriade de structures issues de la dissolution de cette école.

Ce que vous appelez le « narcissisme institutionnel », qui est en l'occurrence plutôt un *narcissisme dans l'institution*, est sans aucun doute un effet de l'organisation selon un modèle pseudo-militaire, militant, ecclésial ou universitaire mais on le retrouve aussi là où on cherche à récuser de tels fonctionnements. Plusieurs associations pour la psychanalyse se sont constituées selon un autre modèle que le centralisme autour d'un chef. Elles n'échappent certes pas à certaines des critiques que vous formulez.

Depuis 1980 date de la dissolution de l'École freudienne de Paris, de très nombreux textes mettent l'accent, comme vous le faites, sur la contradiction entre le suspens identitaire, en jeu dans la position de l'analyste, et ce qui se produit dans les associations. Ces textes prennent la forme de la plainte et/ou de la dénonciation, parfois aussi de la constatation résignée. Soulignant à quel point les analystes sont soumis aux passions humaines les plus critiquables, ils peuvent donner des arguments à ceux qui rejettent la psychanalyse, sa pratique, sa théorie, ce qu'elle peut nous enseigner sur nous-mêmes, en se gaussant du fait que les cordonniers sont décidément très mal chaussés.

La contradiction pointée ici est l'effet de l'antagonisme des discours, antagonisme obligé du discours de l'Analyste, celui qui prévaut dans l'expérience, et du discours du Maître qui opère dans une collectivité, quelle qu'elle soit. « Discours du Maître » ne signifie, évidemment pas, fonctionnement autoritaire. L'organisation la plus démocratique qui soit relève elle aussi du discours du Maître. Ce n'est pas parce qu'on s'assied en rond qu'on évite le discours du Maître. Je n'insiste pas sur ce point déjà souvent souligné.

Quoi qu'il en soit, on peut sans doute distinguer, à propos de ce que vous nommez « narcissisme institutionnel », la jouissance d'appartenir et les manifestations de rivalité jalouse que nous constatons si fréquemment et auxquelles nous prenons part. Mais ces phénomènes sont tous deux des effets imaginaires du discours du Maître.

³ Je renvoie au texte des *Écrits* « Situation de la psychanalyse en 1956 »

Alors « pourquoi ça ? » ainsi que vous le demandez. La réponse psychologisante du style « quand on est du côté du désêtre dans la semaine il faut bien se rattraper le dimanche ! » est, certes, amusante mais évidemment réductrice, simpliste. Tout cela ne se réduit peut-être pas tout à fait à l'infatuation que vous critiquez. Il en va peut-être d'un effet de structure qui excède le seul narcissisme du et dans le groupe. Il faut analyser les faits que vous relevez à juste raison, de façon un peu précise : distinguer ce qui procède effectivement du caporalisme à l'œuvre dans certains groupes ainsi que de la compétition des égos à l'œuvre dans tous, et ce qui procède d'une autre exigence, celle d'un « pousse à faire savoir ».

« Psychanalyste » n'est pas vraiment une identité, fût-elle professionnelle. Et sur ce plan je me trouve tout à fait d'accord avec Patrick Guyomard que vous citez. Dit autrement on fait l'analyste dans les conditions, très particulières. Et ces conditions sont assez restrictives. Analyste, on ne l'est pas. C'est dit, répété, ressassé. Aucun critère stable et objectif, sinon tout à fait dérisoire, pour désigner un analyste. Entendant certains, ou certaines, se présenter comme tels, il m'arrive, je l'avoue, de regretter cette absence de critères. Ce serait vraiment plus simple, cela permettrait de discriminer les analystes des « *fool* et des *knaves* »⁴. Certains, et non des moindres⁵, ont voulu établir des critères. On sait ce qu'il en est advenu.

Tout serait donc plus simple si la pratique de l'analyse répondait à une logique moïque : se conformer, « penser comme », « faire comme ». Ce n'est pas la même chose, je m'empresse de le préciser, que « penser avec », avec celles et ceux qui sont nos maîtres. On pourrait ainsi se recommander d'une formation par untel ou une telle, tel maître prestigieux, tel groupe, telle école qui nous aurait transmis la théorie et le savoir faire. Cela pourrait faire garantie et nomination. L'analyse n'obéit (mal)heureusement pas à cette logique moïque. Cette absence de logique moïque est, à mon sens, ce qui pousse l'analyste à faire savoir, ce qui fait qu'il est pris dans une sorte d'urgence de témoigner, d'une façon ou d'une autre. C'est là le fait de structure que j'évoquais plus haut. J'insiste : *d'une façon ou d'une autre*, pas forcément en prenant la parole devant mille personnes. Il y a une face de l'acte analytique qui relève du « faire savoir ». Je ne pense pas qu'il soit possible de faire l'analyste sans travailler avec d'autres. Passer à l'analyste c'est, à mon sens, s'inscrire dans cette logique qui pousse à faire savoir, logique de transmission et d'enseignement réciproques. Si le désir de l'analyste l'amène à se proposer comme adresse de la parole analysante, et s'il doit faire preuve d'adresse dans l'usage du dire pour que sa parole soit efficiente, des lieux d'adresse sont nécessaires à l'analyste, et pas seulement pour se faire connaître et reconnaître. C'est là une troisième acception du terme « adresse » qui convient à notre pratique. L'analyste est amené à soutenir une parole adressée à ses collègues, celles et ceux qui sont soumis à la même loi que lui, à la loi du même discours. Et cela prend parfois la forme de la hâte à parler en première personne, pour essayer de faire valoir sa conception, sa lecture, sa manière, forcément différente de celle du voisin ou de la voisine.

⁴ : Ce sont des termes que, dans son séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan emprunte à Shakespeare pour qualifier respectivement les imbéciles et les canailles, en affirmant que la bêtise mène à la canaillerie. Nous en avons de nombreux exemples proches de nous.

⁵ : Serge Leclair, Lucien Israël, Danièle Lévy, Jacques Sédat et d'autres autour du projet d'instance ordinaire et de l'APPUI dans les années 1990.

L'analyste travaille *avec* son style. Pas seulement *dans* un style qui lui est propre, mais *avec*, un style, c'est son « outil ». Il y a là un paradoxe que Lacan n'a peut-être pas souligné dans sa *Proposition d'octobre*, mais qui est revenu d'une certaine façon quand, sept ou huit ans plus tard, il s'intéressait au symptôme et qu'il évoquait le « savoir y faire » avec le symptôme : la mise en suspens du Moi nécessaire à l'acte analytique, la destitution corrélative de la traversée du plan de l'identification, s'accompagne de la mise en jeu d'un style.

Et ce style qui soutient son acte produit de la différence, de la petite différence qui cherche à se faire entendre. Cette petite différence peut, certes, être perçue comme narcissique, mais je crois qu'elle n'est pas que cela et ce serait une erreur de le ramener à cela. L'analyste ne peut montrer ce que produit son art, même s'il n'est qu'un boutiquier qui se croit poète. Il ne le peut pas... mais quand même. Quelque chose le pousse malgré tout à faire savoir, même si cela rate toujours. Ce faire savoir quant à l'acte, ne consiste pas à réciter des extraits de textes de Freud ou de Lacan (ne pas les réciter mais ne pas s'interdire de les citer pour s'en servir). Il ne consiste pas non plus à raconter des petites histoires, à coller des vignettes.

J'ajoute que la cure, n'est pas destinée à produire de la tempérance. Elle aiguise les passions, et c'est tant mieux. Ces passions s'exercent aussi quand les analystes se retrouvent entre eux. Elles prennent parfois une forme hainamourée.

Quant à savoir s'il est possible de faire moins pire, je n'en sais rien. Ma petite expérience des associations pour la psychanalyse montre qu'on peut, en tout cas, s'associer en ne reproduisant pas le modèle militaire, militant, ecclésial ou universitaire, en essayant de donner un peu de place à la parole des analystes qui cherchent à faire état de leur conception, de leur pratique, de ce qu'est pour eux l'expérience freudienne. Ne pas chercher à reproduire ce modèle ne signifie évidemment pas en rester à l'inertie sous prétexte que toute initiative constitue une « prise de pouvoir ».

Un dernier mot sur ce point, qui reprend ce que je disais précédemment. On peut critiquer, déplorer, dénoncer le fonctionnement extrêmement insatisfaisant des associations. Mais c'est aussi l'espace où il est possible de faire savoir, où se produit de la relance, une certaine stimulation, et où on peut entendre, parfois, de l'analyste. C'est, jusqu'à présent, le seul qu'on ait trouvé. J'ajoute que cela ne signifie évidemment pas qu'il faut être membre d'une association pour travailler avec d'autres.

4 - Savoir faire ? savoir se laisser faire ? Trois questions :

- 1) Vous évoquez Alberto Eiger et la dimension transgénérationnelle du transfert sur la psychanalyse. J'aimerais en savoir plus sur ce qu'il développe. S'agit-il du transfert sur la psychanalyse de la part des analystes ? Ce serait là le retour, et le déplacement de ce qui se serait joué dans les générations précédentes par rapport à d'autres discours, religieux ? exégétiques ? politiques ? Est-ce de cela qu'il est question ? Ou de ce qui prédispose quelqu'un à choisir d'occuper cette place d'analyste, parce qu'il a du comprendre très tôt la folie de ses parents pour pouvoir survivre ?

- 2) L'expression « politique transférentielle » m'est venue quand j'évoquais l'acte de l'analyste, et sa façon de ménager le transfert dans la cure. Je crois que cela recoupe, en partie du moins, ce que recouvre le concept lacanien de « semblant » (ce qui n'est pas « faire semblant »). La « politique transférentielle » de l'analyste qui relève de son « savoir faire » consiste à ne pas empêcher le transfert de se déployer dans l'expérience.

Peut-on appliquer cela aux associations ? Les associations doivent soutenir une politique pour la psychanalyse, c'est à dire une certaine façon de la représenter (dans tous les sens du terme). Leurs modes d'organisation reflètent, en principe, quelque chose de cette politique pour la psychanalyse. Comme beaucoup d'autres, je privilégie pour ma part la souplesse, l'ouverture, l'institution réduite au strict nécessaire, mais aussi, et surtout, les initiatives permettant qu'opère ce que Lacan appelait le « transfert de travail ». On peut nommer cela, si on veut « politique transférentielle », politique du transfert *sur* la psychanalyse. Comment en faire entendre quelque chose publiquement qui ne prête pas trop au dévoiement par l'ignorance malveillante ?

Y a-t-il enfin une « politique transférentielle » des associations qui concernent leurs rapports à ceux qui en font partie ? Je dirais plutôt qu'il y a des transferts multiples, de tous ordres, qui circulent au sein des associations. Si « politique transférentielle » il y a, il s'agirait d'essayer de réduire l'inflation imaginaire du transfert. Et d'abord peut-être du transfert sur les maîtres : autrement dit de permettre de les lire en mettant en jeu un certain type de transfert critique à leur endroit, mais pas n'importe lequel, un transfert qui repose sur une effective lecture, à la lettre. Apprendre à lire n'est pas facile.

- 3) J'ai parlé dans mon deuxième texte du « savoir faire de l'analyste » et du mi-dire. Ces formulations peuvent prêter à confusion, je m'en aperçois en vous lisant. Elles demandent à être précisées. Le mi-dire n'est évidemment pas un procédé qu'il s'agirait d'appliquer, une sorte de technique. C'est tout au contraire une position énonciative soutenable par quelqu'un dont la propre analyse a produit certains effets. Cela permet qu'opère un pas de sens, et un rapport au savoir quelque peu évidé. Et la question se pose du minimum d'expérience analytique nécessaire pour pouvoir soutenir cette position énonciative, pour ménager un peu d'ombre aux dits du patient, dans le cadre, par exemple, d'« entretiens orientés par la psychanalyse ». Cela ne se compte pas en année, ni ne s'évalue à la renommée de son analyste. Certaines ou certains seront toujours imperméables à cela. D'autres en seront revenus : l'expérience et ses effets ne sont pas inoubliables. À d'autres il ne faudra pas longtemps pour y être, et y rester, peut-être au fond y étaient-ils déjà (?) avant que tout cela ne commence.

Savoir-faire, savoir y faire (avec son symptôme comme dit Lacan), sans doute. Il s'agit surtout de savoir se laisser faire et c'est certainement ce qu'il y a de plus difficile, ce à quoi s'opposent toutes les résistances du Moi. C'est ce « savoir se laisser faire », mais pas de n'importe quelle façon, qui spécifie la « posture subjective de l'analyste ». Je vous emprunte la formule parce qu'elle me convient - presque - tout à fait. Peut-être faudrait-il parler plutôt de « posture dé-subjective »

de l'analyste. Ajoutons que chaque analyste met en œuvre le « savoir se laisser faire » dans un style qui lui est propre, j'ai déjà insisté sur ce point. C'est avec cela qu'il analyse.

5 - Les voix indistinctes - l'enseigne du boutiquier

L'analyste entend-il, tel Pantagruel, des paroles dans les voix indistinctes ? Ou entend-il des voix, d'autres voix, là où des paroles pleines de l'évidence du sens, trop pleines, lui sont adressées ? Les deux options sont possibles et ne s'excluent peut-être pas. Disons qu'il délivre du sens, à condition d'entendre ce que suggère l'équivoque. Que paie-t-on dans sa boutique ? La poésie qu'il nous prête dans la mesure où il nous allège du sens bien qu'on finisse toujours par en refaire ? Lui paie-t-on son précieux silence (même si pour soutenir un certain silence il n'est nullement obligé de se taire) ? Ou lui achète-t-on le rien qu'il recèle, et qu'il ne donne pas, qu'on « *lui paie, et largement de préférence, pour bien montrer qu'autrement cela ne vaudrait pas cher* »⁶ ?

Amicalement à vous.

*

Daniel Weiss
Le 17 mars 2017

⁶ : Lacan « La direction de la cure » in *Écrits* p. 618.